

Tentative de mise en ordre de propos sur le monde et les êtres, et sur les révélations et conversions.

**ou : *Quoi qu'il semble se passer,
ce qui se passe est autre.***

**ou : *Quand vous entendrez parler de guerres et de soulèvements
ne vous effrayez pas car il faut que ces choses arrivent d'abord,
mais ce ne sera pas demain la fin.***

**Le seul et réel ennemi intérieur qui puisse être on le porte en soi.
Le seul et vrai ennemi extérieur qui puisse exister, il vient de soi.**



Ce document est libre de droits mais non de devoirs.
Bien sûr, rien ne vous force à les respecter sinon le respect de vous-même
et de vos semblables. Ne pas respecter ses pairs c'est ne pas se respecter,
car qui sommes-nous en-dehors du regard de nos semblables ?

Peu de devoirs :

- 1) Si vous modifiez ce document, merci de le préciser ;
- 2) Si vous ne le précisez pas, merci de ne pas me mentionner comme
auteur, si possible de vous mentionner comme telle, comme tel ;
- 3) Si d'autres que vous et moi ont modifié ce document, merci de les
mentionner tous ou de n'en mentionner aucun sinon vous ;
- 4) Pour des raisons morales, il me semble intéressant, lors de vos
possibles modifications de ce document, d'en garder trace par le moyen
qui vous conviendra (description générale de vos ajouts ou retraits, notes
de bas de page ou de fin de document, "balises" [signatures], couleurs...).

Ce sont plus des recommandations que des devoirs mais comme dit, il s'agit ici de vous respecter
plus que de me respecter : attribuer à une personne autre que soi des actes qu'elle n'a pas commis ou des
propos qu'elles n'a pas émis est une grande source de division. S'attribuer des actes ou propos dont on
n'est pas auteur crée aussi du trouble mais ça ne concerne que l'auteur de ce trouble. Je veux dire : si par
hasard vous insériez dans ce document des propos racistes ou des appels au meurtre et me les attribuez,
le reproche ou la condamnation irait vers moi, ce qui m'ennuierait. Remarquez, ça finirait par retomber
sur vous de manière ou d'autre mais entre-temps ça aura semé le trouble et la discorde parmi les
humains pour de fausses raisons. Merci donc de bien vouloir respecter vos devoirs.

Parties

I -Préambule.....	<u>1</u>
II -Avertissement.....	<u>3</u>
III -Le jeu de la vie.....	<u>7</u>
IV -La forme de l'univers.....	<u>8</u>
V -Évolution rétrograde.....	<u>9</u>
VI -Le retour du refoulé.....	<u>11</u>
VI.1 -Cas social.....	<u>12</u>
VII -Les marionnettes.....	<u>13</u>
VIII -Les Envahisseurs.....	<u>14</u>
VIII.1 -Simulacres et marionnettes.....	<u>15</u>
Proposition de modélisation des sociétés.....	<u>16</u>
IX -Difficile de tuer un semblable.....	<u>17</u>
IX.1 -Quoi, pourquoi, quand et comment.....	<u>18</u>
X -L'univers fractal.....	<u>19</u>
XI -Internet n'est pas pour vous.....	<u>20</u>
XII -Les ratages.....	<u>22</u>
XII.1 -Causes des ratages dans le processus d'humanisation.....	<u>24</u>
XIII -La vérité.....	<u>26</u>
XIV -Rêves de signes, ou : l'autre côté du miroir.....	<u>27</u>
XIV.1 -L'autre côté du miroir.....	<u>30</u>
XIV.2 -Rêves de signes.....	<u>31</u>
XV -Un temps pour tout, ou : Le bon grain et l'ivraie.....	<u>34</u>
XV.1 -Les limites du monde.....	<u>37</u>
XV.2 -La société universelle.....	<u>38</u>
XV.3 -Les chats, les souris, les chiens, les rats, les arbitres et les autres.....	<u>40</u>
XVI -Gilet jaune ? Moi, jamais !.....	<u>42</u>



I – PRÉAMBULE.

Dans les textes qui suivent j'interroge beaucoup la réalité, la notion même de réalité et la validité de cette notion. De ce point de vue je suis un relativiste absolu et considère que tout en cet univers se relie à tout, directement ou par contiguïté, de ce fait étudier un objet comme singulier, indépendant, isolé, n'a guère de sens, mais comme vous je passe mon temps à faire cela. Probablement je suis comme vous, assez insensé. Ou non, si vous êtes très insensée, ou insensé, il faut de la mesure en tout y compris dans la démesure. Disons, il faut avoir les moyens de sa démesure, donc même la démesure est mesurée, et mesurable.

Interroger la réalité et la mettre en doute sont deux opérations différentes, je m'interroge sur elle mais ne la mets pas en doute, clairement il en va de la réalité comme de tout ce qu'elle contient, ce qu'on ne cherche pas à connaître on l'ignore, donc s'interroger sur la réalité est la meilleure manière de n'en pas douter, car on ne doute que de ce qu'on ignore, le reste on l'admet ou on le refuse. Là aussi il faut faire une distinction, entre admettre et accepter, et entre refuser et rejeter. Tous les êtres vivants admettent que le premier principe de la thermodynamique ne peut être contredit mais aucun ne l'accepte tant qu'il est vivant ; tous les êtres vivants refusent qu'il ne puisse être contredit, chacun sait qu'on ne peut le rejeter. Vivre se situe entre cette non acceptation et cette acceptation, entre la naissance et la mort.

J'ai confiance en la réalité, qui m'indique clairement qu'un jour je suis né, un jour je mourrai. Que faire entre-temps ? Vivre. Vivre aussi bien que possible.



II – AVERTISSEMENT.

Depuis longtemps je m'intéresse à tout, et depuis presque aussi longtemps je devise sur le monde et les êtres, de vive-voix ou par écrit. Depuis moins de temps (au cours des trois ou quatre dernières années, plus spécialement les quinze à vingt derniers mois en ce tout début d'année – texte commencé samedi 12 janvier 2019), j'ai tenté par phases successives d'organiser mon savoir pour aller dans l'autre mouvement, l'unification de ces connaissances disparates.

Au fond, qu'est-ce qui importe ? Savoir qu'on a raison, qu'on est dans le vrai. Ces temps derniers je tente parfois de convaincre les personnes avec qui je discute qu'il n'y a rien de plus simple que de changer la réalité, pour cela il suffit de cesser de croire pour préférer savoir. Tant qu'on croit être dans le vrai on a de bonnes chances d'être dans le faux. Pour exemple, ne pas faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fasse, voilà le vrai, qui veut la paix prépare la guerre, voilà le faux : voulez-vous que l'on vous fasse la guerre ? Si votre réponse est non, alors il ne faut pas vous préparer à la guerre, ne pas vous préparer à faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fasse. Je n'ai rien contre la morale mais du moins je tiens à préciser que ce qui précède n'a rien de moral, se préparer à la guerre a de nombreuses conséquences, d'abord celle de détourner des ressources sociales pour établir et maintenir une structure dont on espère qu'elle n'aura pas d'usage et qui en cas d'utilisation détruira plus sûrement sa propre société que celle à qui on livre combat. Je vais prendre un exemple illustratif.

De la fin de la guerre de 1870 au début de celle de 1914, les deux adversaires de ces deux guerres se préparèrent longuement et fortement à la guerre, la France par désir de revanche, entre autres, l'Allemagne par crainte de cette revanche et par désir d'étendre son empire, notamment en Afrique. Sans partir de la racine profonde de ce mouvement, du moins peut-on constater que tout au long du XIX^e siècle se mit en place ce que l'on peut nommer la militarisation des nations. Cela se fit avec l'invention de l'État-nation. Ou sa réinvention. La forme État-nation est la version la plus récente de la cité, ce que n'ignoraient pas ses inventeurs qui ont nommé ses membres “citoyens”, donc “membres de la cité”. La longue histoire

des humains, environ dix mille ans¹, est une perpétuelle alternance entre les sociétés de type "cité", celles de type "monarchie", celles de type "empire" et celles de type "confédération". La cause de ces alternances vient de, dira-t-on, la réussite d'une de ces formes : ses membres, constatant leur réussite, veulent aller plus loin et plus fort, ce qui est un tort puisqu'elle se trouve à son optimum. Comme on disait à Rome et comme on le dit encore, il n'y a pas loin du Capitole à la roche Tarpéienne, pas loin du sommet au fond de l'abîme.

Une des conséquences de préparer quelque chose, on doit préparer une partie de sa population à mettre la chose en œuvre ; préparer la guerre implique donc de préparer des guerriers. Une autre conséquence, cela mobilise des ressources de toutes sortes pour une utilité sociale nulle ou négative, ce que la société ne peut supporter longtemps, il faudra nécessairement, à un moment, soit réduire ces dépenses en ressources sociales, soit faire usage de son moyen, de ses instruments guerriers, pour "amortir les coûts". Dans les deux cas ça crée du mécontentement, en un premier temps dans une part minoritaire des membres de la société, celle qui se considère lésée, puis progressivement dans toutes ses parties.

Cette alternance de moments de fortes et de faibles dépenses est vitale pour une société humaine, avec ce moment toujours délicat du passage de l'un à l'autre. Les êtres vivants ne sont pas très imaginatifs en ce qui concerne leur rapport ordinaire au monde, il y a beaucoup de différences entre les individus les plus anciens et les organismes actuels les plus complexes mais la structure élémentaire de leur rapport au monde est la même. Elle est déterminée par les quatre principales contraintes locales, les trois dimensions spatiales et le temps.

La théorie de la relativité générale le postule et les preuves expérimentales le confirment, la forme de l'univers est indéterminable. Celle que nous lui attribuons intuitivement dépend des quatre contraintes locales et de certaines particularités du segment local d'univers, pour l'essentiel le système solaire. Une part notable de la recherche fondamentale actuelle en physique est consacrée à l'élucidation de la forme de l'univers. Remarquez, elle fait cela de longue date, bien avant qu'on la nomme physique et qu'on la classe comme science, il s'agit d'une des manières propres aux humains de découvrir le monde et d'élucider la forme de l'univers. La manière dite actuellement scientifique est à court terme la plus coûteuse pour un résultat incertain, à moyen terme de faible utilité sociale pour une large part de ses recherches, ce n'est qu'à long terme qu'elle se révèle intéressante pour la société. Le processus, parfois assez long, est simple : pendant une période on transforme de la matière en énergie ou de l'énergie en matière puis on doit faire une pause, et engager le processus inverse.

Séparer énergie et matière n'a guère de sens et les humains d'hier, qui étaient

1 Je ne parle pas de l'humanité dans tout son parcours, qui débute bien avant, mais de la part qu'on peut nommer proprement historique, où les groupes humains ont consciemment commencé à se rendre mémorables, les six à huit derniers millénaires pour l'essentiel, avant, c'est le parcours proto-historique et celui préhistorique.

aussi intelligents que ceux d'aujourd'hui, le savaient de longue date, par contre ils avaient moins de discernement, cela dit au sens strict : ils n'avaient ni les outils ni les concepts leur permettant une investigation du réel telle qu'on peut l'avoir de nos jours. En fait, ceci constitue la principale leçon de la chronique historique, en toute époque la compréhension que l'on a de l'univers dépend de nos moyens de le découvrir et de notre conception générale de l'organisation du monde. Je sais que ce qu'on place sous l'étiquette "relativisme culturel" a mauvaise presse ces temps-ci, et pourtant il rend compte de la réalité humaine beaucoup mieux que n'importe quelle approche rationnelle ou conceptuelle. Les trois marchent ensemble, ce que dit l'approche relativiste est qu'on ne peut pas appliquer la même règle de lecture à toutes les sociétés, l'approche rationnelle permet d'aller plus loin dans l'étude de la réalité, celle conceptuelle permet d'imaginer d'abord, de calculer ensuite d'autres manières de se la représenter. Les questions d'énergie et de matière sont une base constante pour aider à l'élucidation du réel.

Les... Je dirai par commodité les physiciens, tenant compte que toute science est "physique", s'intéresse à la nature mais chacune sous un de ses aspects, ceux que l'on nomme actuellement les physiciens s'intéressent en premier au rapport entre énergie et matière. Les humains savent donc de longue date qu'il n'y a pas de distinction entre énergie et matière. C'est que, la question intéresse tout être vivant car la vie repose sur l'utilisation de cette indistinction pour, localement et brièvement, contrevenir aux lois de la thermodynamique, or on ne peut le faire. Vivre c'est, pour l'essentiel, tricher avec la réalité. On peut le raconter comme on veut, hasard ou nécessité, créateur suprême ou conditions initiales du système local (système solaire et sa périphérie proche), en tous les cas il y a vie et nous en sommes l'illustration, et la vie triche avec la réalité.



III – LE JEU DE LA VIE.

Je ne suis guère amateur de métaphores et de comparaisons mais il m'arrive de concevoir des modèles et des modélisations. C'est formellement proche mais presque inverse, la métaphore montre l'humain sous l'image, le modèle montre l'image dans l'humain. Presque inverse parce que tout humain est une image et que toute image est humaine. En tout cas, ces modèles ont pour but, et bien, je ne sais pas trop, disons, quelque chose comme aller au-delà des apparences, ce qui n'est pas si simple dans un univers où tout est apparence. C'est le jeu de la vie.



IV – LA FORME DE L'UNIVERS.

Une question très importante car toute action d'un être vivant repose sur la conviction d'une représentation assez fiable de l'univers, donc de sa forme. Or, l'univers est informe, sans cela il serait muet, car une forme n'informe pas, seul l'informe informe, et comme l'on sait, un humain informé en vaut deux, trois, en vaut des milliers, un humain informé vaut tous les humains. Cela dit, pour le seul plaisir du jeu il vaut la peine de supposer une forme à l'informe et d'agir dans cet univers en s'en faisant une représentation fiable, en se le représentant informe.



V – ÉVOLUTION RÉTROGRADE.

Le point central ici est la forme de l'univers. Si la théorie de la relativité est exacte, opinion à laquelle j'adhère, alors l'univers n'a pas de forme déterminée, on peut le voir comme une sorte de point, ou de ligne, ou de plan, ou de volume, ou de durée, ou de période, ou ne lui voir aucune forme. On peut le voir comme une onde linéaire, ou comme une ligne ondulante. Je ne sais pas s'il a cette forme mais du moins je sais comment je le perçois : un volume d'extension large dans l'espace et le temps. Prenons au sérieux la théorie einsteinienne de la relativité générale, en ce cas espace et temps ne se séparent pas, l'un est l'effet de l'autre, savoir si le temps est un effet de l'espace, ou l'espace un effet du temps, ou est-ce l'effet de la rencontre de quelque chose qui devient l'espace et de quelque chose qui devient le temps lors de cette rencontre, ou sont-ils tous deux les effets d'une cause que l'on dira première ? Est-ce que la réponse importe ? Pas trop, il me semble. La recherche de la réponse importe, la réponse assez peu. L'expérience montre que les précédentes théories sur l'univers et des ses fins premières et dernières furent le point de départ de plus de questions que de réponses. Et elle montre que bien des gens se débrouillent très bien avec une théorie de l'univers assez obsolète, ça dépend des visées : une conception ptoléméenne de l'univers, et des causes premières et dernières “magiques”, suffisent pour des personnes qui n'ont pas l'ambition de se déplacer autrement que par voie terrestre, au plus par cabotage le long de côtes connues. Pour la circumnavigation ou les voyages au long cours, plus encore avec l'aviation, un univers copernicien ou newtonien est nécessaire, si l'on vise l'usage de l'espace proche ou l'envoi d'objets dans l'espace interplanétaire ou intersidéral, un univers de type einsteinien devient nécessaire.

L'évolution rétrograde est einsteinienne, et probablement quantique. Pour autant que les théories relativiste et quantique s'opposent, ce dont je doute : elles disent la même chose, l'univers est onde. La théorie darwinienne de l'évolution n'est pas fausse mais est incomplète, on ne peut penser qu'avec les moyens de son époque, Darwin vit dans un univers causal, il a donc une explication causale de l'évolution. L'explication qui suit concerne un univers non causal, elle ne sera pas fausse mais sera incomplète car je pense avec les moyens de mon époque. On peut

certes en avoir une compréhension en termes de causalités même si n'a guère d'intérêt, je dis ça pour mes possibles lectrices et lecteurs pascaliens, vous savez, genre « *Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie* », rien n'oblige à écouter ce silence, et rien n'oblige à se passer de la causalité.

En premier, rien ne distingue ce qui est du vivant et ce qui ne l'est pas, en second, on ne peut que supposer un objet déterminable "l'univers", plus vaste que soi. Remarquez, je ne doute pas vraiment de l'existence d'un tel objet, simplement on ne peut que difficilement en faire la preuve, si un tel objet existe j'en suis une parcelle, or la seule manière de prouver quoi que ce soit est de l'observer de l'extérieur. Pour qu'il y ait vie il doit y avoir conscience. Mais conscience de quoi ? Au départ, conscience de "soi" mais la conscience d'un "soi" est celle d'un "tout". Puis la conscience d'un possible "autre", d'un non-soi. Mais, ce non-soi, est-ce un rêve ou une réalité ? Et si réalité, extérieure ou intérieure ? Et si extérieure, indice d'une conscience ou d'autre qu'une conscience ? Et si indice d'une conscience, une autre ou la même ? Une autre qui serait un "soi" ou le "soi" qui apparaîtrait autre ? La vie ressemble assez à Dionysos, enfant d'elle-même et en perpétuelle renaissance et mort, fille et mère du feu et feu elle-même. Ou à un phénix, ou à Jésus. La vie ressemble à la vie, toujours autre et toujours même.

Donc, une conscience découvre "de l'autre". Mais sans pouvoir déterminer si c'est de l'autre ou du même, et si du même, du "soi" ou du non-soi. Ce qui crée l'univers est la tentative d'au moins une et de peut-être une infinité de consciences à découvrir ce qu'est ce non-soi. Mais ce qui crée la conscience est l'existence d'un possible autre, donc d'un univers. La conscience d'un "soi" sans autre n'est pas proprement la conscience, être la seule conscience ou aucune conscience revient au même, l'univers se résume alors au "soi". La conscience d'un autre n'est pas la conscience d'un autre "soi" mais la conscience de "soi" en tant que "soi", qui ne peut se constituer que par un contraste, la conscience d'une "différence", et la conscience de "soi" comme autre, comme l'autre d'un autre, d'un possible "soi" en dehors de "soi". Je connais au moins deux personnes qui se diraient, lisant cet alinéa, que c'est de la branlette intellectuelle. Possible, et possible que non. Parce que la question reste : y a-t-il un "soi" autre que "moi" ? Un "toi" ? Est-ce que ce que je considère comme un contraste, une différence, une extériorité, est en dehors du "soi" ou un mouvement dans le "soi" qui crée un sentiment d'extériorité ? La vie comme phénomène est une tentative de réponse au sentiment du "soi" en contraste ou comme contraste, si l'univers se limite à la conscience de moi-même ou s'il existe indépendamment de moi. La réponse n'est jamais définitive, chaque fois qu'on croit l'avoir trouvée elle se révèle porteuse d'autres questions.

VI – LE RETOUR DU REFOULÉ.

Nul n'est prophète en son pays, en tout cas pas en premier, si on a une âme de prophète et qu'on ne souhaite pas prêcher dans le désert, ce qui a son charme mais une efficacité limitée, le mieux serait d'être prophète hors de son pays. Sauf que cette question apparaît assez délicate désormais. Autant que je le sache elle l'est depuis au moins les débuts de l'humanité et probablement avant, mais pour ne remonter qu'au dernier moment notable, depuis au moins six siècles, depuis qu'un modèle d'univers se développa où la Terre n'y figurait plus le centre. Avant cela un "ailleurs" proche était toujours possible, après, le plus proche "ailleurs", la Lune, devint un objet lointain et inatteignable par un moyen connu, et le proche ne pouvait plus être un "ailleurs". Sans que ce fut immédiat, s'enclencha un long mouvement pour que cette réalité de fait, l'unité et l'unicité de la Terre, devint une réalité sociale, et qu'émerge à la conscience que l'humanité entière formait une seule nation et un seul pays. Quand toute l'humanité ne forme qu'un seul pays nul ne peut plus être prophète. Ou en tout cas, pas à l'ancienne manière.

Factuellement, il n'y a jamais eu d'ailleurs, nous sommes, nous humains, la conséquence d'une longue série de transformations qui ont toutes le même cadre, la biosphère, le « sentiment de l'ailleurs » résulte d'une limite de perception des individus qui ne perçoit comme "ici" que son écosystème, le reste de la biosphère et l'univers au-delà étant alors un "ailleurs". La construction de la réalité sensible par un individu procède par extensions successives du "soi" et du "non-soi", au départ le "soi" se limite à l'individu génétique, le reste étant du "non-soi", puis il s'étend au "non-soi" proche dont l'individu dépend pour sa survie, puis au "non-soi" dont ce "soi" étendu dépend lui-même, etc. Cela dit, on peut assez vite arriver aux limites de l'univers. Dans d'autres parties de ce document j'esquisse des hypothèses sur la vie et sur les sociétés, ici je pars d'un moment où l'une et les autres sont des faits avérés de longue date, le XV^e siècle de l'ère commune. Dans ces parties je développe cette question de l'extension du non-soi, ça se fait, chez les humains et parmi quelques autres espèces, par l'extension de leurs écosystèmes. Bon... Toute affirmation demande sa correction, d'évidence les écosystèmes ont commencé de s'étendre bien avant, en fait dès qu'il y en eut au moins un, ce dont il s'agit ici est l'extension réfléchie de son écosystème.

Pour tout individu l'univers a au moins quatre cas : le connu, le connaissable, l'inconnu, l'inconnaissable. Le connu est le "soi", le connaissable est le non-soi proche, l'inconnu est le non-soi distant, l'inconnaissable est l'au-delà de l'inconnu. S'y ajoutent les cas intermédiaires, les limites entre ces cas, plus ou moins définies et plus ou moins déterminables. Et un possible cas qui serait tous les cas, ou un autre cas, ou aucun cas.

Le connu s'identifie au “soi”, le connaissable à son écosystème. L'inconnu est une hypothèse d'autres connaissables, l'inconnaissable une hypothèse de quelque chose au-delà de l'inconnu. Une telle représentation découle de l'expérience qu'on a de la réalité, à la fois continue et discontinue, “perméable”.

VI.1 – Cas social.



VII – LES MARIONNETTES.

Le monde est peuplé de marionnettes. Ou de fantômes si vous préférez. Ou d'âmes mortes, ou de zombis. Et aussi, peuplé de marionnettistes mais moins. Ou de démiurges si vous préférez. Ou de démons, ou de vampires. Et aussi peuplé d'humains et de non humains, d'êtres et de non êtres. Le principal problème d'une société consiste en : séparer les uns des autres. Non de les séparer réellement, mais de savoir qui est qui, qui est quoi, quoi est qui, quoi est quoi et, sauf cas extrême, de ne séparer quiconque de quiconque ou de la société ou de la vie. Je ne sais pas si ça vous désolera mais du moins je dois vous le dire, les personnes que vous croisez dans les rues ou ailleurs ne sont pas toutes des humains. Possible que vous qui me lisez ne soyez pas une personne humaine – je ne parle pas ici des “bots” et autres moyens logiciels automatisés, susceptible de “lire” ceci, qui à coup sûr ne sont pas des humains, mais des humains, donc –, vu le nombre et la proportion de ces fausses personnes c'est très possible.

Il y a la représentation qu'on a d'une société, et sa réalité. Censément, une société est un corps. À un niveau c'est vrai, à tous les autres c'est faux. Tant que ce niveau est prééminent la société est un corps, mais assez régulièrement il perd sa position. À cause des marionnettes et des marionnettistes. Enfin non, il ne le perd pas régulièrement sinon on pourrait s'y préparer, mais il le perd souvent.

VIII – LES ENVAHISSEURS.

Je ne sais pas ce que souhaitent mes prochains, d'autant quand ils me sont lointains. J'ai des grilles de lecture de la réalité avec quoi je fais du recueil et de l'analyse d'informations, de là je bâtis des conjectures qui peuvent évoluer, qui souvent évoluent, d'autres informations, un changement de grille de lecture, qui induisent d'autres interprétations, d'autres conjectures. *Les Envahisseurs* fut une série qui eut son heure de gloire. Possible qu'elle soit un brin plus récente mais son esthétique et son récit me semblent la situer vers le milieu des années 1960, au pif je dirais entre 1963 et 1966. Je vérifie. En fait ça fut diffusé en 1967 et 1968 mais son esthétique est datée de juste avant – juste avant le “summer of love”.

En première approche, cette série semble parler ce qui fait le cœur de beaucoup de séries anglaises et étasuniennes de l'époque, la lutte entre “le Monde Libre” et “l'autre monde”, plus ou moins situé, plutôt de l'est et “communiste” dans les séries proprement d'espionnage mais aussi du tiers-monde, l'Amérique latine, le Moyen-Orient et l'Afrique surtout, bref, la partie menaçante de cet “autre monde” : les envahisseurs ont cette caractéristique de toute menace vraiment inquiétante, ils nous ressemblent, on ne peut pas faire la différence entre eux et nous. Sauf un petit détail : ils ont un très grand nez. Ah ! Ce n'est pas ça, pardon : ils ne peuvent pas plier le petit doigt de la main gauche.

Dans la deuxième saison les envahisseurs ont trouvé une méthode pour faire se plier leur auriculaire, maintenant ils sont vraiment “comme tout le monde”, je veux dire, comme nous. Enfin, comme moi : pour vous, si vous faites partie des envahisseurs, et bien vous êtes comme eux. C'est le cœur même de la série : quand “eux” et “nous” sont indifférenciables, qui est qui, qui est quoi ?

En deuxième approche, la série semble parler de la condition humaine, et de l'enfer. Selon un personnage d'une pièce connue, « *L'enfer c'est les autres* ». Comme dit en introduction, je ne sais ce que souhaitent mes semblables, je peux faire des conjectures mais, plus ces semblables seront distants, moins elles seront étayées. Le véritable enfer ce n'est pas les autres mais l'image que l'on s'en fait. On peut lire la série comme une parabole à peine décalée sur la perception que peut avoir un individu dans une société où les “autres” sont légion, les “semblables” rareté, et

où l'on ne sait jamais si ces “autres” sont de possibles semblables ou des étrangers donc inquiétants ou dangereux..

Par leur mode de disparition, les envahisseurs figurent nettement des sortes de fantômes ou de vampires, une fois “tués” ils se dissolvent et partent en fumée, ne laissant que l'empreinte de leur présence. Une fois tués entre guillemets en ce sens qu'on ne peut pas savoir si un autre radical, un autre étranger, est vraiment vivant, ou n'est qu'une sorte de simulacre. En tout cas, il est assurément non humain. Enfin, assurément, faut voir : si ma mémoire ne me trahit pas, il me semble que dans la toute fin les envahisseurs ont trouvé un truc pour ne plus partir en fumée et de laisser une sorte de cadavre...

Dans cette approche, on peut voir la série comme une initiation ou une cure, le héros doit passer un certain nombre d'épreuves pour “passer de l'autre côté”, celui de la “réalité réelle”. On peut voir la trajectoire de ce héros, David Vincent, comme l'odyssée d'un adolescent qui passe du rêve enfantin à la réalité adulte. Au début, le rêve tourne en cauchemar, on ne sait plus qui est qui, quoi est quoi, on est entouré d'“aliens”, d'étrangers radicaux et de quasi-zombis qui n'arrivent pas à voir et comprendre la Vérité Vraie ; pendant un assez long temps il n'arrive pas à convaincre des membres des “autorités”, les rares convaincus tendant à mourir ou à tomber sous la coupe des envahisseurs, puis il parvient à se constituer un petit réseau de responsables convaincus, et à la fin ils vainquent les envahisseurs – en tout cas cette vague-là, ne préjugeons pas de l'avenir...

L'autre interprétation serait la cure : David Vincent “souffre” et sa souffrance l'isole, le coupe de son environnement, toute réalité hors sa souffrance perd de la consistance ; la série nous conte alors le long chemin entre ce moment de rupture et le “retour à la réalité”, en ce cas la réalité sociale.

VIII.1 – Simulacres et marionnettes.

Amie lectrice, ami lecteur, je tente, comme le titre général de ces discussions le dit, une mise en ordre de propos sur le monde et les êtres, secondairement sur les révélations et les conversions. Tenter n'est pas toujours réussir, il y a quelques redites au long de ces pages, qui ne sont pas des répétitions j'espère, ou pas trop. Les marionnettes et marionnettistes sont de ces redites, pour plus de détails voir cette partie sur les marionnettes.

Les simulacres diffèrent des marionnettes en ce qu'on ne sait trop ce qu'ils sont : faux-semblants, machines, faux humains (des non humains), humains faux (des simulateurs) ? En tout cas il y a de l'artifice là-dedans. Simulacres et marionnettes forment couple, les premiers sont des sortes d'âmes sans corps, les secondes des sortes de corps sans âmes. Les simulacres de type faux-semblant ou machine sont fonctionnellement proches des marionnettes, ils n'agissent pas proprement par eux-mêmes, n'ont pas proprement d'âme, mais leurs créateurs ou leurs manipulateurs les dotent d'une parcelle de leur propre âme, ce qui leur

donne une apparence d'autonomie et une certaine capacité à corriger leur action. Les simulacres de type faux humain ou humain faux ont une sorte d'âme mais un corps d'emprunt, les faux humains sont des esprits animaux qui empruntent une apparence ou un corps humains, les humains faux sont des purs esprits qui suscitent, ressuscitent ou habitent un corps.

REMARQUE INCIDENTE.

Dans cette partie je ne parle que des humains, il s'agit de réalité symbolique, de représentation, non de réalité effective. Je connais plus d'un humain qui prend la représentation pour la réalité effective, cela dit. Et à raison, peut-être...

Cette remarque pour éviter à mes lectrices et lecteurs de penser que je crois à ce qui précède, je suis du genre incrédule, un humain est un humain, ni vrai ni faux, ni pur corps ni pur esprit, une réalité réelle, mais on en voit agir de manière inhumaine, irréaliste, trop "spirituels" ou trop "matériels". Constater n'est pas nécessairement adhérer, savoir et croire ne sont pas des activités substantiellement liées.

FIN DE L'INCIDENTE.

Proposition de modélisation des sociétés.

Partant du principe qu'une société est aussi un individu, on peut en faire une modélisation applicable à tout individu. La remarque incidente ne suffira pas, je le reprécise donc, je ne parle pas ici de la réalité effective mais de sa représentation, spécialement de sa représentation sociale. Soit dit en passant, un des problèmes des représentations de la réalité tient précisément au fait qu'elles la voilent, et qu'à force d'habitude on peut finir par prendre l'une pour l'autre.

Donc, un individu. Pour préciser, un individu qui ressemble à ses membres. Non tant à ses membres réels qu'à la représentation qu'ils ont d'eux-mêmes. Cela dit, toute société humaine a une structure similaire, elle est latéralisée, orientée et polarisée, a des tissus et des organes, un tronc, des membres et une tête, et deux types de réseaux de transport, les uns pour les biens et les personnes, les autres pour l'information et la coordination. Une société s'organise obligatoirement, il n'y a d'autre intérêt à s'associer que d'optimiser ce qu'on peut nommer la gestion des ressources, réaliser les actions nécessaires à sa préservation et sa continuation à moindre coût et/ou pour un meilleur rendement, en fait c'est le processus général de ce phénomène qu'on nomme la vie

IX – DIFFICILE DE TUER UN SEMBLABLE.

Enfin, j'imagine, vu que je n'ai jamais sérieusement essayé la chose. Bon, cela me semble assez évident : sauf cas de geste non prémédité, on ne peut manquer d'envisager les conséquences d'un tel acte, lesquelles sont fort pénibles si on ne peut invoquer une raison légitime, et même en ces cas elles peuvent l'être assez. La seule raison admise dans le cadre des sociétés humaines est la défense de sa propre préservation ou celle d'un ou plusieurs tiers suite à une attaque avérée, et pour autant que cette défense soit proportionnée. Pour exemple, si je donne un coup de poing à un agresseur et que ce faisant je provoque sa mort, si l'agresseur a des compétences en sports de combat ça constituera pour moi une circonstance atténuante, si c'est moi, une circonstance aggravante. Il ne suffit pas d'être "dans son bon droit" pour être légitimement violent. Si un agresseur a toujours tort, un défenseur n'a pas toujours raison. Le cas que je visais dans cette discussion, le meurtre délibéré, ne répond pas à cette forme de légitimité, d'abord parce que les membres d'une société s'engagent à ne pas régler leurs différends entre pairs, ils doivent en passer par une instance de règlement des différends, ensuite, parce que même légitime tout meurtre mérite sanction.

Bien que la question du meurtre sans préméditation importe je la laisse pour l'instant de côté, tenant compte de ce qu'elle forme une des limites de la notion de meurtre, une autre étant l'acte non motivé et non prémédité, deux autres, l'acte prémédité et non motivé, et l'acte non prémédité et motivé. Ce que l'on nomme justice vise à cela, qu'on peut résumer en, démêler le vrai du faux, puis démêler le bien du mal, enfin déterminer s'il y a responsabilité. Le meurtre m'intéresse car il figure une des limites de l'acceptable dans toute société humaine. Toute action humaine dans l'espace social pose cette question, le plus souvent elle se tranche sans délai et sans grande conséquence en bien ou en mal, parfois elle dépasse trop les limites et requiert une sanction plus nette, en bien ou en mal. Enfin, il y a des cas requérant une sanction sociale, en bien ou en mal.

Il faut se figurer une société comme une machine à contrôle asservi et double commande. Une machine à vapeur, un moteur de navire. En "régime de croisière" elle fonctionne en pilotage automatique, de loin en loin un contrôle humain a lieu

qui parfois induira une correction mineure. Une telle machine a une capacité assez large d'adaptation, dans le spectre restreint de ses fonctions, grâce à des sous-systèmes d'auto-correction, mais a ses limites. Quand nécessaire on active l'autre commande, de contrôle par un opérateur doté de plus d'autonomie, un humain le plus souvent mais ça peut aussi être une autre machine. Quel que soit le cas, il y a parfois des circonstances où quelque chose dysfonctionne, et il y aura nécessité de déterminer quoi et pourquoi, puis quand et comment. La seule question qui vaille est "qui", mais les autres doivent aussi trouver une réponse.

IX.1 – Quoi, pourquoi, quand et comment.

Répondre à ces quatre questions c'est répondre qui. Ce qui se passe dans le cadre de l'espace social doit toujours avoir une cause. Non que ce soit toujours le cas dans la réalité, il peut y avoir des effets sans cause parce que l'univers n'est pas spécialement causal, ou alors d'un niveau de causalité qui excède de beaucoup nos capacités de compréhension. On peut le supposer globalement causal, pour ce qui concerne les règles sociales ça n'a guère d'importance, elles ne s'appuient qu'en second sur l'univers effectif. Pour une société comme pour tout être vivant il y a deux sortes de causes et quatre sortes d'effets, les causes internes et externes, et les effets internes, externes, vers l'intérieur et vers l'extérieur. Toute action d'un être vivant résulte d'un calcul, il constate des régularités qui donnent un résultat assez prédictible et l'analysera comme une séquence de causes et d'effets. Dans la réalité c'est plus complexe mais localement, sur la Terre, pour un être vivant une analyse de ce type suffit dans la plupart des contextes. Et s'il existe des êtres non vivants, ce dont je doute, je ne peux rien dire les concernant.

Une société ne fonctionne comme un individu que par la confiance : en la prévisibilité des résultats d'une action, en soi, en la réalité, en les autres membres de la société, en les autres sociétés. La confiance en actes est toujours aveugle car on ne peut à la fois agir et contrôler son action. En tant qu'individus nous avons l'habitude de réaliser des séquences d'actions extrêmement complexes et lentes, ce qui nous donne l'illusion d'une correction en cours d'action, or chaque séquence est la résultante de milliards d'actions. Un organisme simule la structuration de son milieu d'origine, c'est une sorte d'océan ou de mer en miniature, ce que l'on nomme milieu intérieur ou, dans sa forme artificielle, solution physiologique, a une composition similaire à celle de l'eau marine en moins salée, et les organes et cellules agissent comme des individus ou des groupes

X – L'UNIVERS FRACTAL.

Tout sauf, peut-être deux objets, a la même structure dans cet univers : un centre, un milieu, un périphérie. Les deux objets qui n'ont pas cette structure sont l'univers même, dont on ne peut déterminer le centre ni s'il en a un, et la particule la plus élémentaire, qu'on nommera ici le photon, qui semble n'être qu'un centre. Ce qui ne signifie pas qu'ils n'ont pas la même structure, cela dit, le plus probable est que notre perception de l'univers est limitée, rapport au fait que tous les anciens candidats au titre d'univers et de particule la plus élémentaire se sont par la suite révélés une partie de l'univers et une particule composite – le nom que l'on donne actuellement à l'ancien candidat particule élémentaire l'indique, c'est un “atome” donc un objet qu'on ne peut pas diviser, or il est divisible et formé de particules dites élémentaires bien qu'on les sache déjà divisibles. Pour l'heure les deux seules particules qui apparaissent réellement élémentaires sont, côté énergie le photon, côté matière le neutrino. C'est très précaire, qu'une personne de mon genre, assez peu férue en physique et en mathématique, puisse comprendre et expliquer de manière, disons, intuitive, les fondements de la théorie actuelle sur la texture de l'univers est l'indice qu'elle arrive à bout de course. Peu féru mais je m'informe, et les si physiciens se divisent sur le prochain ils s'accordent sur une chose, le modèle actuel est obsolète.

Quel que soit le suivant, sauf si nous avons découvert les fondements de l'univers, ce qui m'étonnerait beaucoup, ça ne changera rien pour la structure des objets autres que l'univers et la particule élémentaire. La conclusion est que nous vivons dans un univers fractal : chaque nouvel objet composite est l'image en plus gros et en plus finement défini de la structure antérieure.

XI – INTERNET N'EST PAS POUR VOUS.

Sauf si vous êtes militaire, et de haut rang. De même pour nombre de nos instruments de communication et d'information les plus récents, l'ordinateur, la télécommunication numérique, les satellites, les véhicules spatiaux, etc. Disons, tout ce qui concourt à notre capacité actuelle de communication et d'information et constitue le très vaste réseau de télécommunication multiforme et numérique qui intègre audiovisuel, téléphonie, télégraphie, informatique. Comme toutes les évolutions précédentes ça se passe à l'inverse de la chronologie des techniques, la plus récente, l'informatique, a intégré les autres, d'abord la télégraphie, puis la téléphonie, puis l'audiovisuel. Au départ le projet existe de cette intégration, mais entre le projet et sa réalisation se passent environ quarante ans, puisqu'il est initié alentour de 1960 et finalisé alentour de 2000.

L'histoire que je vais conter est vérifiable, et similaire aux précédents cas : un progrès significatif des communications a pour cause un besoin commun aux militaires, commerçants, clercs et dirigeants politiques ; le commanditaire est le politique, le maître d'ouvrage est le militaire, le maître d'œuvre est le clerc, le diffuseur est le commerçant. Sauf une part restreinte des membres de ces groupes, les réalisateurs de ce progrès sont d'autres groupes, on dira : les travailleurs. Pour ces autres groupes leur nombre et leur organisation varie selon le projet, selon les moyens et besoins, et selon la culture de la société concernée, mais toujours au moins trois, les mercenaires, les artisans et les artistes, ce dernier terme désignant les deux classes conventionnelles, arts libéraux et beaux-arts ; ce qui distingue surtout artisans et artistes est la finalité, les premiers réalisent des objets à utilité immédiate et certaine, les seconds des objets à utilité différée et incertaine.

Le rôle du politique est presque nul, sa fonction est primordiale, le lieu vers où toute information converge et d'où elle se diffuse. Le militaire et le clerc n'ont qu'une fonction d'exécution, l'un pour contrôler et assurer la sécurité, l'autre pour enregistrer et diffuser. Le commerçant la relaie.

Le politique a au moins deux parties, un "centre" et un "réseau", tenant compte que dans les sociétés complexes (plus que quelques dizaines de membres) le réseau a des centres secondaires assez autonomes, que tout centre d'une société

complexe est inclus dans un réseau de niveau supérieur, le centre étant lui-même un réseau dans les plus complexes (plus que quelques milliers de membres). Le centre est une sorte de miroir, un miroir intelligent. Enfin, pas proprement intelligent, plutôt un miroir qui a du discernement : des méthodes pour identifier la source et le destinataire d'une information, pour la lire, l'interpréter et la traduire en information valide pour le destinataire, pour acheminer les informations par les bonnes voies.

Il y a de l'intelligence dans le centre mais invisible à la périphérie. Bien que sa structure n'y ressemble pas, le centre est comme la reproduction en miniature de la société entière, à l'image de ce qui se passe dans un cerveau humain : chaque partie du corps lui est reliée, il en reçoit des sensations et envoie des instructions qui y sont "reproduites" ou "produites" sous une autre forme et dans une autre répartition, mais il fonctionne comme une sorte d'homoncule, avec des zones "oculaires", des zones "auditives", des zones "musculaires", etc. La localisation de ces zones importe peu, seul importe le "câblage", les relais entre le centre et la périphérie, ici le système nerveux, dans une société les voies de communication de l'information. Ce que dit dans la partie « L'univers fractal » vaut ici : le centre, de la société comme de l'individu, est l'image en plus petit et en moins finement défini de la structure large, ou aussi bien, la périphérie en est l'image en plus gros et en plus finement défini. De toute manière c'est en miroir des deux côtés, vers le centre une image réduite, vers la périphérie une image agrandie.

Dans le plus humble des êtres vivants ou dans la plus complexe des sociétés se pose un même problème : le coût énergétique du centre et le coût matériel de la périphérie pour un apport presque nul à la structure. Pour réduire ce coût il faut limiter drastiquement les contacts avec l'extérieur et avoir un milieu très réduit, qui fonctionne essentiellement comme réserve d'énergie, le tout impliquant un niveau d'autonomie très faible, cas des virus. Pour réduire le taux de ce coût il faut au contraire multiplier les contacts avec l'extérieur et avoir un milieu étendu et actif, de ce fait la structure dispose toujours d'une réserve d'énergie, sauf bien sûr si dans le milieu extérieur les types d'énergies ou de matières utilisables par la structure se font rares, cela augmente le taux du coût énergétique, incompressible, jusqu'au point où la structure se défait — meurt. Les procaryotes ont ce genre de structure. Certains ont l'opportunité de se "viraliser", de réduire leur niveau de consommation de ressources, en attendant des temps meilleurs. Désolé de le dire mais il n'y a pas de bonne solution à ce problème de ressources : aussi bas soit son métabolisme, un être vivant ne reste tel que s'il fait circuler de l'énergie, donc la solution virale ne peut avoir qu'un temps, certes plus longue que l'autre solution mais non éternelle, et si on a un métabolisme actif on est toujours à la merci d'un manque ou d'un excès d'énergie ou de matière.

XII – LES RATAGES.

Certains sujets sont d'un abord délicat, l'un entre autres : il y a beaucoup de ratages dans le processus d'humanisation des humains, certains causés par les responsables de ce processus, certains dus aux limites propres des individus, certains induits par l'organisation des sociétés, en tous les cas il y en a beaucoup. Le plus souvent ça n'a pas trop de conséquences, parfois ça en a trop. Du point de vue de la société un certain taux de ratage est tolérable, qui selon les contextes peut être assez élevé ou au contraire très restreint. La mesure de cette tolérance dépend de l'hypothèse que fait une société de son évolution et de la manière d'y aller le plus sûrement possible, et aussi de sa structure. Non une mesure objective, qu'on ne peut pas vraiment établir, mais une mesure socialement admise. On peut se représenter un modèle social de base comme la définition d'un comportement standard des individus et des groupes avec un écart plus ou moins large à cette "norme". De ce point de vue, la "normalité" des individus et des groupes dépend moins de la norme que de l'écart, dans un pays comme les Pays-Bas les aveugles et les mongoliens sont "dans la norme", ils n'y font donc pas figure de handicapés et puisque "dans la norme" c'est à la société de s'adapter à eux et non à eux de s'adapter à la société. En France ils sont hors de l'écart sauf cas exceptionnels, et de ce fait ils doivent s'adapter à la société ou en sortir. Ce n'est bien sûr pas aussi tranché, j'indique une tendance mais le rapport de la société aux aveugles et aux mongoliens est majoritairement de cet ordre dans ces deux pays.

La différence normative dans ces deux pays a des conséquences notables. Partant de l'hypothèse qu'un aveugle est dans la norme il faut organiser toute la société à partir de cette prémisse, puisqu'elle doit accueillir équitablement tous ses membres pour en faire des égaux. Il s'agit d'une obligation de moyens plutôt que de résultat même si cet aspect compte. Aux Pays-Bas les aveugles peuvent circuler assez librement dans l'espace public urbain parce qu'il y a des couloirs pour eux sur les trottoirs, des signaux sonores équivalents aux signaux lumineux pour les franchissements de chaussées, et que tous les Néerlandais, aveugles compris, sont éduqués à tenir compte des couloirs où les aveugles sont prioritaires. Je dis qu'il y a obligation de moyens mais pas nécessairement de résultats car si tout est mis en

œuvre pour l'équité, rien n'oblige un aveugle à circuler en en tenant compte. On peut y voir l'illustration de la conciliation entre liberté et sûreté, ou contrainte : un aveugle aura une circulation plus libre du point de vue de la norme s'il respecte ces contraintes, et en cas d'incident il aura légitimité à en demander réparation, celle-ci pouvant se limiter à des excuses, par contre, s'il décide de s'affranchir de ces contraintes, charge à lui d'éviter les incidents qui se trancheront alors comme tout autre incident, en estimant les torts de chacun. En France, et bien, il n'y a pas de règles, certaines collectivités ont adopté des aménagements similaires à ceux en vigueur aux Pays-Bas, d'autres non, puisque les aveugles sont hors norme.

Je parlerai brièvement des mongoliens (en euphémiquement correct on doit écrire "trisomique" ; je n'aime guère les euphémismes) pour dire ceci : en France la trisomie 21, cause du mongolisme, est un motif "médicalement valable" de procéder à un avortement "thérapeutique", dit autrement un mongolien est au mieux un malade incurable pour qui il est préférable de ne pas naître, au pire une sorte de maladie dont on soigne sa génitrice. Et en France, contrairement aux Pays-Bas il est rare de voir dans les rues et les lieux de travail et de vie des mongoliens vivant une vie ordinaire, vous savez, genre métro-boulot-dodo.

Les sociétés ressemblent à leurs membres, les sociétés humaines ressemblent donc aux humains (ce n'est pas si simple bien sûr, il y a un rapport de réciprocité, les individus font la société, laquelle modifie les individus, je ne poursuivrai pas sur ce point et le mentionne juste pour tenter d'éviter deux écueils, être taxé de réductionnisme en bien ou en mal – sans certitude d'y parvenir...) ce qui signifie qu'elles visent avant tout leur intérêt. L'intégration large de ses membres est alors une garantie de préservation pour une société, elle n'évite pas sa mort mais en réduit le risque et en diffère un peu ou beaucoup l'occurrence. Une société est, ou du moins peut-elle l'être, une sorte de phénix, et "renaître de ses cendres". Bien sûr le nouvel individu qu'elle devient est autre que l'ancien mais en garde les principales caractéristiques, notamment sa structure. L'exemple de la chose est ce qu'on nomme habituellement, depuis environ deux siècles, révolutions : après de tels événements, si du moins il n'échouent pas, la société est autre mais ne change pas en tout, ses membres sont les mêmes, leurs activités aussi, son organisation reste assez semblable, le régime ancien est remplacé par celui nouveau sans que cette évolution détruise la structure sociale sous-jacente, l'infrastructure.

Une société compte au moins trois structures, celle qu'on dira réelle, qui est la société comme entité, celle effective, la structuration de son espace, nommée depuis environ un siècle et demi son infrastructure, enfin celle fonctionnelle et symbolique, la superstructure, le "contrat social" et les organes en charge d'en définir les règles, de les appliquer et d'en évaluer l'exécution, classiquement, les "pouvoirs" législatif, exécutif et judiciaire, "l'État". La structure réelle ne se sépare pas des autres, on peut les décrire comme des "effets de bord", ce qui constitue explicitement une société est la conscience de ses limites, et avec cette conscience

naît celle de sa structure ; les humains ont cette spécificité rare parmi les espèces d'une conscience explicite de la structure. Écrire qu'une société a la conscience de ses limites et de sa structure c'est manière de dire, ce sont ses membres, ou une partie de ses membres, qui en ont conscience, mais comme les humains savent partager leur compréhension du monde, si un seul prend cette conscience tous les autres humains peuvent la partager. Ce qui ne se passe pas toujours.

XII.1 – Causes des ratages dans le processus d'humanisation.

Ratages, il faut s'entendre, l'exemple des différences entre les Pays-Bas et la France relativement aux aveugles et mongoliens montre que la notion de ce qui est ratage et de ce qui ne l'est pas peut assez varier entre sociétés, et au sein même de chaque société d'ailleurs, entre les eugénistes et les, que dire ? Vitalistes ? On dira cela... Donc, entre eugénistes et vitalistes il y a une opposition ancienne, qui traverse toutes les sociétés, les uns tiennent que seules certains vies valent d'être vécues, les autres que toutes valent d'être vécues² ; d'évidence, les uns et les autres n'ont pas les mêmes critères pour déterminer les ratés et les réussites. Cela dit, on peut avoir une définition de ce que serait un ratage pour une société en se basant sur un comportement considéré socialement acceptable pour une majorité de ses membres. D'évidence, en Inde domine l'opinion que naître fille est un ratage, en France que naître trisomique ou myopathe est un ratage, et ainsi de suite. Ce que l'on peut dire est que chaque société a sa classification mais a aussi sa manière d'intégrer ou d'exclure : sans discuter leurs critères, là aussi variés, pendant assez longtemps les sociétés humaines ont estimé l'infanticide acceptable dans certains cas et le plus souvent pardonnable – l'infanticide par ascendant, spécialement par ascendant paternel, tuer l'enfant d'un tiers était plutôt mal vu –, ce qui n'est plus trop le cas dans les sociétés dites développées. Cela posé, il ne s'agit pas pour moi d'en parler d'un point de vue moral, social ou idéologique, dans toute société on a une représentation implicite et explicite de l'humain standard et une tolérance à l'écart plus ou moins large, voilà ce qui m'intéresse ici.

Dans toute société il y a plusieurs croyances ou idéologies sur ces questions de norme et d'écart à la norme, celle moyenne et explicite, assez étroite en général, celle moyenne et effective, beaucoup plus large, celles propres à certains groupes,

2 Soit dit en passant, sans en être militant je partage assez cette opinion vitaliste sinon que j'ajoute qu'aucune vie ne vaut d'être vécue. Disons, je ne suis ni vitaliste ni eugéniste mais entre ces deux opinions celle qui ne postule pas qu'une vie vaille plus qu'une autre me semble plus acceptable, me gêne en revanche qu'elle postule que toutes valent d'être vécues, beaucoup d'humains ont dit que leur vie ne valait pas ou plus d'être vécue et parmi eux, ceux qui ont décidé de l'abréger montrent que pour eux c'était vraiment le cas, par contre il semble assez logique de laisser le choix aux personnes concernées. Je le redis, pas d'opinion tranchée : si un médecin se voit devant le cas où la survie d'un des membres de l'ensemble mère-enfant met en péril celle de l'autre, difficile de postuler par avance que l'une vaut plus que l'autre ou que les deux valent, une seule chose est certaine alors, les deux ne se valent pas mais aucune ne vaut plus que l'autre...

celles des individus, et plusieurs manière de traiter les trop grands écarts, les “anormalités”, de l'inclusion la plus large à la plus restreinte. Et, à toute époque toute société tend à croire que son approche de la norme est la bonne, donc que sa conception de l'humanité est la bonne.



XIII – LA VÉRITÉ.

J'ai longtemps dit que la vérité je ne sais pas ce que c'est, que la seule que je connaisse est la mienne et qu'elle ne vaut que pour moi. C'est à la fois vrai et faux : la seule vérité que je connaisse est la mienne, qui est probablement la même que la vôtre, on ne connaît qu'une vérité, la sienne propre, donc je connais votre vérité puisqu'elle est semblable à la mienne. Et vous connaissez la mienne. Bref, il n'y a qu'une vérité, la même pour tous : sa propre vérité.



XIV – RÊVES DE SIGNES,

OU : L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR.

J'aurais aussi pu intituler cette partie « anti-darwinisme ». Désolé pour les tenants de théories téléologiques avec cause première, genre “sens de l'Histoire” ou “dieu créateur”, il ne s'agit pas de contester le darwinisme mais de le prendre dans l'autre sens. Les “créationnistes” et autres “dessinateurs intelligents” posent une bonne question : peut-on attribuer au hasard une aussi belle organisation que celle de la vie ? La réponse est oui. Mais, dirai-je, dans l'autre sens que celui qu'on suppose ordinairement.

Au cœur de ma réflexion la question du temps : nos connaissances actuelles montrent que cette notion est une construction dérivée de la manière dont nous percevons et analysons la réalité. Le temps “linéaire” part d'un constat évident, les instants, actions, événements, générations se suivent sans retour, ce que fait hier est révolu et ne reviendra jamais. Le temps “cyclique” est d'ordre statistique et tributaire d'événements répétitifs produits par la structure et le mouvement des trois objets massifs régissant notre activité, la Terre, la Lune et le Soleil. Si depuis l'apparition de la vie sur Terre il y eut des évolutions dans leurs révolutions, ces trois objets ont des cycles, quotidien pour la Terre, “mensuel” pour le couple Terre-Lune, annuel pour le couple Terre-Soleil, et des phases, jour-nuit pour la Terre, montante-descendante pour la Lune, solstices-équinoxes pour le Soleil. Il m'arrive d'affirmer que le temps n'existe pas, si c'est exact ce n'est pas strictement vrai, c'est un effet ou un aspect de, disons, l'espace. Les êtres vivants ont une perception assez limitée de la réalité, de ce fait toutes leurs hypothèses et représentations sont statistiques : ne la percevant que par intermittence et depuis leur position ils doivent supposer et accepter qu'une condition apparemment similaire à une condition antérieure est “la même condition”.

N'ayant pas les caractéristiques perceptives d'un virus ou d'une bactérie, ou de toute autre entité ayant, disons, un seul sens, quelque chose comme le toucher, je ne peux que l'imaginer, je parlerai donc de ce que je connais en la matière, la perception multi-sensorielle d'un individu de mon genre, avec au moins trois ou

quatre sens, toucher, goût, vue, pour les plus récents odorat et audition, plus quelques autres, notamment les sens qu'on dira directionnels, qui lui permettent de déterminer sa position, son orientation et son axe de mouvement. Même pour des individus aussi complexes que les mammifères ces instruments de perception sont très limités, la vue par exemple, qui nous permet d'évaluer la quantité, la qualité et l'orientation générale des ondes électromagnétiques, n'en perçoit qu'une frange étroite, celle allant d'une fréquence d'environ 400 térahertz (THz, milliers de milliards de hertz) à environ 800 THz, alors que le spectre connu va 3 hertz à plus de 30 exahertz (milliards de milliards de hertz), la frange dite lumière. Notre manière de décrire la réalité dérivant de notre manière de la percevoir, on parle de "vitesse de la lumière" ; nous devrions parler de vitesse de propagation des ondes électromagnétiques, parce que l'une n'est qu'un cas de l'autre et que la lumière n'a pas de vitesse, ou du moins de vitesse déterminable.

EXCURSUS : MOUVEMENT ET DÉPLACEMENT DE LA LUMIÈRE.

Qui s'intéresse à ces questions sait, ou le devrait, que de longue date s'opposent les tenants de l'espace entre objets sidéraux massifs (planètes et étoiles pour l'essentiel) comme vide ou comme éther. Ou plutôt, s'opposaient, pour l'heure et provisoirement ils devraient avoir une même compréhension de la chose (ce qui n'est pas assuré, à toute époque on trouve des réactionnaires et des révolutionnaires qui jugent que les théories en cours vont trop ou pas assez loin).

Ce qu'on ne perçoit pas n'existe pas, ce qui apparaît insubstantiel est donc "du vide". Mais il semble peu vraisemblable que quelque chose puisse se mouvoir sans un support substantiel, un "éther". Pour citer l'article de Wikipédia sur le concept d'éther en physique, il « *a recouvert plusieurs notions différentes selon les époques. Les différents éthers considérés par les physiciens sont "des substances subtiles distinctes de la matière et permettant de fournir ou transmettre des effets entre les corps"*³ ».

L'éther en physique est un paradoxe ou un oxymore, une "substance insubstantielle". Le premier éther est l'air : il apparaît insubstantiel mais porte ou transporte beaucoup de choses, en tout premier les sons et les lumières. Cette question est réglée depuis un certain temps, l'air est une substance substantielle, un gaz, ce qui explique au moins la propagation des sons. Parler de vitesse du son a aussi peu de validité que de parler de vitesse de la lumière, les sons sont des cas particuliers d'un cas général, l'agitation des atomes et des molécules qui composent l'atmosphère. Comme dans le cas de la vue pour la lumière, notre ouïe discerne une frange étroite de ces agitations, allant d'un peu moins de

3 La citation dans la citation est tirée du *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences* de Dominique Lecourt et Thomas Bourgeois, Presses universitaires de France - PUF, 2006.

20 hertz à un peu plus de 15 kilohertz, dans le cas général. Le son n'a pas de vitesse propre, ce qui se propage est une "onde", une agitation des molécules de l'air, mais ces molécules mêmes se déplacent très peu car elles rencontrent très vite d'autres molécules qui à leur tour vont se mouvoir faiblement, et à leur tour en déplacer. Ce mouvement cesse ou change de direction dès qu'il rencontre un objet assez solide et massif pour réfracter ou absorber cette agitation. Une onde entre guillemets car il s'agit d'une analogie : la seule manière de "voir du son" est de constater sa propagation à l'interface entre deux matériaux de densité très contrastée, par exemple entre de l'air et de l'eau. Or, un son ne se diffuse pas ainsi, il s'agit d'une agitation assez similaire au mouvement brownien, sans direction particulière, l'onde sonore a un mouvement moins aléatoire, du fait que sa source exerce une pression plus forte sur la substance agitée, ce qui, pour un temps, produit une agitation un peu plus régulière et orientée, mais donc dans toutes les directions. En un sens il s'agit bien, pour l'oreille, de quelque chose d'ondulatoire ou presque, la surface de réception du mouvement étant assez réduite et sa diffusion canalisée vers le tympan.

Comme le son, et pour des raisons analogues, la lumière apparut d'abord comme une onde quand on conçut des instruments permettant d'en faire l'observation indirecte. Mon but ici n'est pas d'expliquer la manière dont nous percevons, je l'ai fait d'abondance dans d'autres discussions, toujours est-il que, pas plus que l'oreille ne perçoit une "onde sonore", l'œil ne perçoit une "onde lumineuse", les humains ne sont pas capables de "voir la lumière" parce que de la lumière il y en a partout, l'univers est saturé d'ondes électromagnétiques, et la surface de la Terre saturée de la frange "lumière", si nous pouvions réellement voir la lumière nous ne verrions rien d'autre. Ce que nous voyons est, disons, son reflet, de petites différences dans le flux électromagnétique dues à des phénomènes de réfraction, moindrement de diffraction. Les premiers instruments d'observation de la lumière permettaient de voir, peut-on dire, de la réfraction de réfraction sur une surface faiblement éclairée, qui la fait percevoir comme une onde. Mais assez vite sont apparus des phénomènes qui donnaient l'idée que la lumière est aussi formée de corpuscules, qu'elle est une matière et non une onde.

Je passe les étapes pour en arriver à la théorie actuellement admise⁴, la lumière, plus largement l'électromagnétisme "ondulatoire", n'est ni

4 Enfin, "actuellement admise", vite dit : scientifiques et philosophes pointus le diraient, physiciens *old school*, conservateurs ou réactionnaires, et avant-gardistes, progressistes ou révolutionnaires, diraient autre chose, le commun des mortels en est à un état du savoir au mieux newtonien, souvent antérieur (cartésien ou aristotélicien). Disons, les personnes qui font progresser notre connaissance de l'univers doivent par nécessité admettre cela parce que l'expérience comme la théorie le démontrent.

ondulatoire ni corpusculaire, on a un cas similaire à celui du son, Il y a une "substance insubstantielle" qu'on nommera le photon, qui n'est plus tout-à-fait un éther mais pas encore une substance substantielle, qu'on ne peut (qu'on ne peut pas encore) observer directement, et qui a l'apparence d'être à la fois onde et corpuscule. On peut supposer sans grands risques que le "photon" (un terme plus exact serait "électron" mais le nom est déjà pris) forme le constituant élémentaire d'une sorte d'atmosphère universelle, donc est lui-même composite, comme l'est l'ancien candidat au titre de particule élémentaire, l'atome.

FIN DE L'EXCURSUS.

Difficile de s'arrêter lorsque l'on expose des notions contre-intuitives, cet excursus a un peu débordé mon intention. Il s'agissait de donner les éléments pour expliquer ce que dit juste avant, la lumière n'a pas de vitesse, ou du moins de vitesse déterminable : le photon est à l'électromagnétisme ce qu'est la molécule à l'atmosphère, un propagateur non directionnel d'agitations.

XIV.1 – L'autre côté du miroir.

Dans un état donné des connaissances on a toujours deux parties de l'univers, celle perceptible et celle non perceptible. Ce qui les sépare est une sorte de surface qui "fait miroir", quand la plus infime particule connaissable la rencontre elle est réfractée, dans certaines circonstances diffractées, une sorte de miroir sans tain où nous serions du côté éclairé. Avec ce paradoxe provisoire que dans les cas de diffraction, quel que soit le point où l'on se trouve on est du même côté du miroir, celui éclairé. Du fait, "l'autre côté du miroir" reste opaque.

Par expérience je sais que ce qui est contre-intuitif est contestable, raison pourquoi je prends souvent des exemples sur un "état du savoir" ancien. Si vous étiez, je ne sais, un physicien de la fin du XIX^e siècle, juste avant que soit établie l'unité entre les diverses franges des ondes électromagnétiques, du rayonnement gamma jusqu'aux ondes hertziennes les plus longues, vous auriez douté de cette unification, et auriez probablement supposé, avant la mise en évidence des rayons X et des ondes dites hertziennes, que rien ne peut "traverser le miroir", ou toute matière solide opaque. Ce qui aurait été assez juste : ces ondes ne traversent pas les corps denses, elles se propagent à travers eux. Dire que la lumière traverse une vitre est inexact, par sa composition et sa structure une vitre a la même polarité que l'essentiel des ondes électromagnétiques de la frange lumineuse, de ce fait elle en absorbe l'essentiel et les relaie de l'autre côté, où elles continuent l'agitation de "l'atmosphère photonique" moins dense que constitue l'atmosphère moléculaire. Si on "éclaire" un miroir apparemment opaque avec des rayons de fréquence plus courte que la lumière, tels les rayons X, il sera transparent ou translucide.

L'autre côté du miroir est une image : aussi longtemps qu'on n'a pas la théorie

qui permettra de calculer ce qui peut se trouver de l'autre du miroir il apparaîtra opaque et réfractant ou diffractant. Pour exemple l'atome, plus précisément l'objet qui porte actuellement ce nom, le doit à ce moment où il apparut être le plus petit élément existant, la “particule élémentaire” insécable, ce que signifie proprement le mot atome, « qu'on ne peut couper ». Or, on sait au moins depuis 1895 et à coup sûr depuis 1900 qu'il est sécable, “tomique” et non pas atomique. Jusqu'en 1895 il est opaque mais on sait déjà, empiriquement, qu'il est composite (la radioactivité le démontre mais sa découverte en 1896 résulte d'autres découvertes antérieures, notamment les rayons X, qui prouvent indirectement la perméabilité des atomes). Comme on le voit, le savoir le plus pointu diffuse bien moins vite qu'on ne le croit le plus souvent, la persistance du terme atome pour désigner un objet dont on sait depuis plus d'un siècle qu'il n'est pas insécable, et dont on a fait la preuve de cette sécabilité depuis presque un siècle le montre assez. Aujourd'hui, le miroir le plus communément admis est celui des “particules élémentaires”, nouveau terme pour désigner les “atomes” actuels, or on sait depuis un certain temps, depuis quelques décennies, que beaucoup de ces particules ne sont pas élémentaires, qu'elles sont elles aussi composites. Et il semble qu'on devrait incessamment traverser ce miroir – pour en découvrir un autre bien sûr, qu'on mettra de nouveau un certain temps pour trouver la méthode permettant de le traverser.

XIV.2 – Rêves de signes.

Bon... Jusque-là je me suis aventuré vers des frontières connues, tout ce qui précède est vérifiable, pas toujours très exact dans les détails mais bon, je ne pose pas au scientifique “dur”, mathématicien ou physicien, je suis plutôt du genre honnête humain assez versé en sciences “molles”, et vaguement philosophe⁵, avec une assez bonne connaissance des sciences dites exactes mais comme amateur. Ici je fais faire mon philosophe ou mon prophète et “prédire” ce qui est cela dit assez prédictible car effectif. Pour me décrire, je suis une sorte de Pic de la Mirandole, guère de capacités d'invention mais de bonnes capacités d'analyse et de synthèse. Loin que je sois le seul, comme auditeur assidu de France Culture et grand lecteur j'entends et lis assez souvent des Pic de la Mirandole.

Donc, aller vers des frontières peu visitées. Un peu de poésie : je suis l'image

5 Désolé pour eux, j'apprécie modérément la philosophie, une part non négligeable de ce savoir est périmée ou obsolète. Il se passe avec la philosophie ce qu'il se passe avec les religions : quand une notion ou un système philosophiques apparaissent, ils changent notre perception de la réalité ; après un certain temps une bonne part de la philosophie devient obsolète, un temps après une part devient périmée. Conserver la trace de cette philosophie comme document sur le progrès des connaissances a de la pertinence, continuer à l'étudier comme objet de discernement de la réalité va contre le chemin même de la philosophie. Bref, quand une philosophie passe du statut de savoir à celui de dogme, au lieu de contribuer à éclairer la réalité elle l'opacifie. Donc, vaguement philosophe car si mes écrits devaient acquérir de la notoriété et se diffuser je ne souhaite en aucun cas qu'ils deviennent dans une décennie, un siècle ou un millénaire des articles de foi pour aveugles ou borgnes. Je fais parfois cette blague, je ne suis pas philosophe parce que je ne suis pas un ami de la sagesse mais un sage.

réalisée d'un rêve très ancien, un rêve où je faisais signe à qui me rêvait. Ah ! Je vous l'avais dit, nous abordons des frontières peu visitées. Mais un peu avant je précisais que je compte prédire ce qui est assez prédictible car effectif, car nous savons tous ou pouvons savoir que nous sommes des enfants du rêve, des images d'un rêve, ou plutôt d'une multitude de rêves. On peut dire que l'univers entier a rêvé chacun de nous, que nous sommes de toute éternité car nés du rêve qui est à l'origine même de notre réalité, et sommes pour toute éternité car ce rêve n'a pas d'autre fin que la fin même de l'univers.

Une chose me trouble et m'empêche depuis quelques temps de parler de manière frontale de cette question dans mes discussions. C'est lié à ce que dit en note pour la philosophie, et qui vaut pour les autres formes de réflexion pouvant verser et versant le plus souvent, probablement toujours, dans l'idéologie, les religions et les doctrines dites politiques : une "vérité" d'hier devient en général une "réalité" d'aujourd'hui, ce qui empêche de nouvelles vérités d'émerger. Voyez par exemple tous ces "créationnistes" qui contestent presque toutes les avancées des sciences apparues depuis le milieu du XIX^e siècle, en gros tout ce qui apparaît depuis l'époque de Darwin, mais qui ne voudraient à aucun prix que les avancées techniques et techno-scientifiques inenvisageables sans ces avancées scientifiques leurs fassent défaut : l'ordinateur, le GPS, les satellites de télécommunication, le génie génétique, les automobiles "intelligentes", Internet, l'aviation, la médecine somatique et psychique réellement curative et corrective, le téléphone mobile, etc. Ils sont attachés à une vérité ancienne, environ cinq siècles pour certains, environ deux siècles pour d'autres, qui leur masque la réalité sans laquelle il n'imaginent pas pouvoir vivre mais qu'ils contestent en tant que non réalité, que "mensonge". Pour établir une vérité neuve il faut dissiper celles anciennes, les faire passer dans le domaine du mythe ou de la légende — pour exemple, en Europe il n'y a plus guère de gens pour qui les religions et autres idéologies du cinquième siècle avant l'ère commune sont encore des vérités. Ce qui ne les empêcha pas de persister en tant que vérités jusqu'au début du deuxième millénaire de l'ère commune. Pour éradiquer une vérité périmée il faut beaucoup de temps. Je vais tenter dans cette partie de procéder comme dans la précédente, parler de situations antérieures vérifiables avant d'en venir au cas présent. Possible que ce ne soit pas si linéaire et que je fasse des allers-retours entre passé et présent, on verra bien.

Le passé ? Très simple : toute traversée du miroir induit une inversion de la réalité. Non effectivement mais symboliquement. Comme tout ce qui se rapporte à la société est d'ordre symbolique, inverser les symboles revient à inverser la réalité sociale. On l'aura compris j'espère, cette notion de traversée du miroir n'a rien d'effectif non plus, du moins au moment où elle a lieu — ni par après, cela dit, on ne peut proprement dire qu'il y a un miroir et qu'on le traverse —, par contre cette traversée symbolique a des conséquences on ne peut plus effectives, après elle on peut aller plus loin dans notre connaissance fine de la réalité.

Donc, une inversion de la réalité. L'exemple de la lumière peut aider à saisir le phénomène. Je le disais à-peu-près, la lumière est de longue date le phénomène qui intrigue le plus les humains, presque toutes les symboliques sociales sont des variations sur la lumière, les ténèbres, le passage de l'une aux autres et des autres à l'une, et le risque toujours présent de la perte de la lumière, "source de vie". Ce qui est strictement le cas : pas de lumière, pas de vie⁶. Passons sur ce que dit en note, ça a son importance mais non dans le cadre de cette discussion, je vous l'ai dit, je suis une sorte de Pic de la Mirandole, j'analyse, je synthétise, je compare, en revanche je n'ai pas trop d'inventivité, du moins dans ces domaines (mon truc c'est plutôt la cuisine, là j'ai de l'inventivité, c'est certes moins glorieux mais bien plus gratifiant au quotidien...). La lumière connaît régulièrement une inversion, celle esquissée : onde ou corpuscule. Peu avant l'inversion la forme alternative redevient une possibilité, lors de l'inversion il y a indistinction entre les deux, juste après la forme alternative devient prépondérante, puis hégémonique, jusqu'à l'inversion suivante. Ce qui se produit ? L'univers passe d'un état "énergie" à un état "matière" et inversement, l'autre état devenant un cas de celui prépondérant.

Fondamentalement, la question qui occupe les humains est celle du corps et de l'esprit, ou de la substance et de l'essence : lequel, laquelle est la cause, laquelle, lequel est l'effet ? Ou bien chacun, chacune est une cause sans effet ou un effet sans cause, ou les deux l'effet d'une même cause ou la cause d'un même effet ? Et en arrière-plan la Très Grosse Question Inquiétante : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Et encore plus en arrière-plan, où est la vraie réalité, de ce côté du miroir ou de l'autre côté ? Sommes-nous l'être devant l'image ou l'image devant l'être ? Après une inversion, la réponse est toujours décevante : la réalité derrière le miroir est la même, on a fait un peu reculer le miroir, sans plus. Du coup, émerge une question : qu'y a-t-il derrière le miroir ? C'est ainsi...

6 La aussi je m'avance : chaque "traversée du miroir" a comme conséquence d'étendre le domaine de la vie. Pour mémoire, au temps de La Fontaine, où les récentes découvertes dues à l'invention du microscope ne se sont pas encore imposées, la plus petite créature vivante est pour les personnes du temps le ciron, un gros acarien d'environ un demi-millimètre ; quelques siècles après, au début du XX^e siècle, les plus petites créatures sont les très grosses bactéries, les virus étant encore, et pour quelques lustres, une hypothèse invérifiable. Prétendre aujourd'hui qu'il n'y a pas de vie sans lumière c'est faire fi de l'avenir, la lumière étant une frange d'ondes électromagnétiques on peut envisager une vie qui dépend d'une autre frange, plus haute ou plus basse. Pour exemple, il y a quelques décennies, avant qu'on aille explorer les très grands fonds marins, personne n'imaginait possibles des formes de vies dépendant d'un autre processus chimique élémentaire que la photosynthèse, à des conditions de température élevée et de pression énorme. N'insultons pas l'avenir...

XV – UN TEMPS POUR TOUT, OU : *LE BON GRAIN ET L'IVRAIE.*

REMARQUE LIMINAIRE.

Qui aura lu plusieurs de mes discussions aura remarqué que j'use souvent de textes ou de sentences tirés de la Bible, surtout de la partie ancienne, Torah et livres pré-christiques, l'Ancien Testament comme il se dit, mais aussi de la partie christique, le Nouveau Testament, qui cela dit reprend beaucoup de ce qu'on trouve dans la première partie. La raison en est simple : je veux être compris par mon possible lectorat et pour cela rien de mieux qu'une parole commune, que l'on connaît même vaguement, notre fonds culturel commun.

Il se trouve que le lieu d'où j'écris et pour lequel j'écris a en commun le fonds biblique, les trois principaux ensembles "religieux", israélites, chrétiens et musulmans, ont en commun la Torah, les chrétiens et les musulmans y ajoutant la lettre ou l'esprit du Nouveau Testament, les musulmans enfin y ajoutant le Coran, les trois principaux courants "politiques" partagent ce fonds, les "conservateurs" pour supposément le défendre, les "socialistes" pour censément s'y opposer, les "libéraux" pour censément s'en inspirer sans le défendre ni s'y opposer, une large part des Français et des Européens, ainsi qu'une large part des lecteurs francophones, connaissent ces références même quand ils les rejettent en tout ou partie. Si j'étais Chinois ou Japonais par exemple, possible que je me serve des fonds bouddhiste et confucéen, je suis Français et Européen et Méditerranéen, donc "juif" – pour simplifier, puisque le fonds le plus commun est la Torah – d'où l'usage de ce fonds.

Il y a un autre motif pour cette pratique : espérer convaincre même celles et ceux qui ne me comprennent pas.

FIN DE LA REMARQUE LIMINAIRE.

Donc, « Un temps pour tout, ou : *Le bon grain et l'ivraie* ». Savez-vous ? ce monde est cruel. Il supporte mal les déviants, les anormaux, et les élimine quand il les repère. C'est ainsi. Mais aussi, ce monde est compatissant, il aime tout et tous et fait son possible pour préserver chacun. C'est ainsi. Notamment, les sociétés humaines, qui sont de ce monde et se plient à ses règles, repèrent et éliminent tant que se peut la déviance et l'anormalité. Pour cela, il y a deux méthodes, la gentille, éliminer la cause, et la méchante, éliminer l'effet, et une troisième, laisser courir jusqu'au moment de la moisson, entre-temps faire son possible pour aider qui le veut et peut à entrer dans la norme, et aussi pour étendre la norme, et le jour de la moisson, séparer le bon grain de l'ivraie. La seule bonne manière de faire est cette dernière, les méthodes “gentille” et “méchante” sont de fausses solutions car on ne peut être gentil tout le temps avec tout et tous, c'est mortifère, ni méchant tout le temps avec tout et tous, c'est mortifère. Certes, de toute manière tout humain est destiné à mourir mais bon, si on évite d'accélérer la chose, c'est préférable, en tout cas du point de vue des ni bons ni méchants, ou des et bons et méchants, de mon point de vue en l'occurrence. Je ne dénie en rien le droit de quiconque à agir de manière à tenter d'anticiper sa propre fin, d'avoir une conduite suicidaire, mais je dénie le droit de quiconque à agir pour anticiper ma fin sans une requête ferme et formelle de ma part. Je ne déteste pas, de temps à autre, prendre des risques, mais je n'apprécie pas qu'on en prenne en mon nom sans m'en avertir.

Il y a un temps pour semer et un temps pour récolter, certains savent semer, certains récolter, certains ne savent ni semer ni récolter, certains savent semer et récolter. Déterminer qui sait ou ne sait pas semer ou récolter ne peut se faire bien qu'au temps des semailles et au temps des récoltes, entre ces temps on essaie autant que l'on peut et quand il le faut de repérer, puis de corriger ou d'éliminer les mauvais semeurs et mauvais récolteurs — les mauvais dans les deux domaines ne posent en général pas de problèmes particuliers, sauf si on les astreint à semer ou récolter, mais le problème est causé par qui les y oblige — sans que la réussite soit assurée. C'est que, ne pas savoir semer ou récolter est néfaste pour la société, les mauvais semeurs sèment souvent au mauvais moment ou au mauvais endroit et leur grain meurt ou donne un fruit chiche, ceux qui ne savent pas récolter récoltent trop tôt, ou trop tard, ou jettent le bon grain et gardent l'ivraie. Or, les ressources sont rares et précieuses, et toute perte met en danger la société, raison pourquoi on doit corriger ou éliminer les mauvais semeurs et récolteurs.

La rareté des ressources est une constante et ne dépend pas de leur niveau, plus on en dispose plus la population augmente ou plus le bien-être général croît, ou les deux. Les mauvais semeurs ou récolteurs posent principalement problème parce qu'ils prennent leur cas pour une généralité. S'ils se contentent de mal faire pour eux-mêmes c'est regrettable mais supportable, s'ils font mal pour des tiers c'est regrettable et ça mérite sanction, s'ils obligent des tiers à mal faire c'est alors impardonnable et ça mérite condamnation. Typiquement, les mauvais semeurs

anticipent les mauvaises récoltes puisqu'ils savent, par habitude, qu'elles auront lieu, même quand ils ne savent pas qu'ils en sont la cause, pour s'en prémunir ils travaillent plus ou réduisent leur consommation de ressources, ou les deux. Les mauvais récolteurs n'anticipent rien, par définition mal récolter c'est mal anticiper donc ne pas anticiper la mauvaise récolte, et quand le temps est venu les voilà fort dépourvus. La société est bonne fille et bonne mère mais dans certaines limites, la règle sociale générale est quelque chose comme « jamais deux sans trois », si une personne a un problème de semailles ou de récolte une fois c'est un incident, deux fois c'est un accident, trois fois c'est un cas à étudier, entre autres on évaluera leur situation relativement à celle de personnes comparables pour déterminer si leur problème est celui d'une part significative de leurs pairs, puis des investigations de tous ordres pour chercher la cause de leurs situation propre, non pour eux mais pour la société, qui ne peut se permettre d'avoir trop de membres défaillants, parce que les ressources sont rares donc précieuses.

Si l'on détermine que la cause du problème est une défaillance de la personne et la raison une incapacité à bien semer ou bien récolter, on le lui signalera et on lui proposera des solutions, de la plus simple (laisser une personne compétente là où elle ne l'est pas faire le travail, si possible en couplant un mauvais semeur et un mauvais récolteur) à la plus radicale (exclure la personne de la société) en passant par tout une série de solutions de la moins à la plus contraignante. Au départ, la personne évaluée a toutes les options ouvertes à une condition, qu'elle accepte le diagnostic, quelle reconnaisse son incompetence comme semeuse ou récolteuse ; si elle n'accepte pas le diagnostic, il s'agira alors de déterminer si son refus découle d'une incapacité à comprendre ou d'une dénégaration du constat : dans le premier cas on tentera autant que possible de trouver une manière adaptée de lui faire comprendre comment le diagnostic fut établi, si elle conteste la méthode et que sa contestation apparaît légitime on fera une autre évaluation par une autre méthode et selon son résultat (convergence ou divergence des diagnostics) on validera le premier diagnostic ou on fera une, deux ou trois évaluations de plus, jusqu'à pouvoir estimer qui a raison ; dans le second cas on peut suivre la même voie ou, si la personne refuse toute évaluation, réduire ses options.

Intéresse surtout la société ceci : déterminer si une personne est socialement acceptable, et *a priori* une personne qui refuse toute sanction sociale ne l'est pas, le processus consiste donc à épuiser les investigations et propositions pour qu'elle le devienne. Si en cours de processus une proposition est acceptée par les deux parties, la question est résolue ; s'il se révèle que la cause du problème est sociale, la société doit modifier ses règles, si elle est individuelle, l'individu doit modifier son comportement ; si aucune de ces solutions n'est réalisable, la société et la personne doivent se séparer. Toute société rencontre un problème insoluble, il n'y a plus de séparation possible. Cela arrive quand elle atteint les limites du monde.

XV.1 – Les limites du monde.

Ne pas confondre monde et univers : le premier est l'ékoumen, l'ensemble de la terre habitée, le second est le cosmos, l'ensemble de la réalité observable. Ce qui pour une société constitue le monde est le plus vaste territoire accessible, on peut savoir ou croire qu'il existe au-delà d'autres terres habitées ou habitables, mais puisque inaccessibles elles sont hors des limites du monde. Tant que les limites du monde dépassent les limites de la société la séparation est toujours possible, les individus ou les groupes indésirables sont exclus de l'espace social et invités à ne plus y revenir sauf à démontrer leur capacité à et leur volonté de respecter les règles et accepter les sanctions de la société. Quand elles sont atteintes, ça crée donc une situation insoluble, les membres problématiques n'ayant pas moyen de sortir de l'espace social sans sortir des limites du monde. La société étant à la fois cruelle et compatissante doit affronter ce dilemme : les envoyer dans l'inconnu, "hors du monde", ou leur ménager un espace en les y isolant ? Ou les éliminer, pour sa propre sauvegarde. Pour diverses raisons étudiées par ailleurs il n'est pas souhaitable d'en arriver à cette dernière possibilité, éliminer, pour dire mieux, tuer, pour dire encore mieux, assassiner un membre de la société est à éviter, la raison fondamentale étant que tout membre de la société appartient censément à un groupe d'affiliation ou à une classe, et atteindre un de ses membres revient à les atteindre tous. Il se peut qu'au sein de cet ensemble la règle valant sanction soit considérée acceptable, il se peut que non.

À un niveau, une société est un individu, à un autre niveau une collection de collectifs, à un autre niveau encore une collection d'individus. Formellement, tous les individus sont assujettis aux règles de la société, factuellement chaque collectif constitue une société qui a ses propres règles, effectivement certains collectifs font primer leurs règles sur les règles de la société globale. Raison pourquoi il est peu souhaitable pour une société d'éliminer un de ses membres, elle court toujours le risque de susciter un processus de vengeance qui au lieu de résoudre le problème l'aggrave ou crée de nouvelles sources de problèmes potentiels. La situation que connaît l'humanité depuis quelques temps (je date cela alentour de 1500 mais à coup sûr c'est le cas depuis le milieu du XIX^e siècle) est elle-même problématique : nous avons atteint les ultimes limites du monde. Pas réellement, le monde reste extensible, mais dans le contexte actuel c'est vrai car on ne peut envisager à terme acceptable (quelques décennies) de dépasser cette limite. De ce fait, il n'y a plus de séparation possible. D'un point de vue réaliste j'aurais un autre propos à tenir, ici je dirai que la conscience de cette situation émerge significativement dans la seconde moitié du XIX^e siècle, à coup sûr cette situation est prise en compte dès la première guerre mondiale, matérialisée en 1944, réalisée durant la décennie 1990. Se greffe là-dessus un problème difficile à résoudre : tous les exclus d'hier ont été réintégrés dans la société qui les a exclus, quelle qu'elle soit.

XV.2 – La société universelle.

La méthode ancienne de régulation sociale tablait sur le fait que les réprouvés ne poseraient plus de problèmes à leur société d'origine, une fois exclus, et tant pis pour les problèmes qu'ils pourraient poser à d'éventuelles autres sociétés⁷. D'un point de vue formel, l'exclusion d'individus ou de groupes fonctionne comme la reproduction ou la génération chez les individus insécables (pour rappel, une société est aussi une sorte d'individu, mais sécable sans dommage), avec toutes les variantes du processus, certaines, les plus réduites en taille, auront un mode de séparation de type unicellulaire par division (deux groupes d'importance à-peu-près égale dont l'un est "exclu" en ce sens que la division résulte souvent d'un excès d'individus dans l'espace social et qu'un des groupes doit s'établir ailleurs), par bourgeonnement (un groupe développe sa propre sociabilité et quand il est "mûr", qu'il devient une source d'instabilité dangereuse pour la préservation de la société, est prié d'aller se développer ailleurs), par dissémination de spores ou de cellules sexuelles (colonies, comptoirs de commerce), ces derniers cas étant mixtes puisque selon les cas ces colonisateurs ou commerçants sont tantôt des éléments délégués qui gardent un lien fort à la société d'origine, tantôt des réprouvés qu'on invite aimablement à exercer leurs talents ailleurs.

Dans une société "universelle" (factuellement, mondiale, j'utilise l'expression courante, un brin excessive...), on n'a donc plus cette opportunité. Je situe le début de cette société dans la seconde moitié du XIX^e siècle parce que vers 1875 toutes les terres habitées sont reliées et unifiées : reliées car peu avant fut posé le dernier câble de communication intercontinental de première génération, qui reliait les colonies asiatiques de l'Empire britannique et l'Australie, ce qui mettait l'ensemble des terres habitées à distance de communication quasi immédiate (dans les faits, seuls quelques points côtiers étaient reliés à ce réseau sur certains continents, mais du moins la quasi-totalité des terres habitées était joignable en un ou deux jours), unifiées car sauf quelques territoires résiduels, surtout en Afrique et en Asie, tous sont intégrés à l'un des cinq ou six empires de l'époque, comme colonies, comme protectorats ou comme membres plus ou moins volontaires d'associations d'États sous l'emprise d'un de ces empires ou de plusieurs.

⁷ Ce qui n'est pas si évident, une part non négligeable des guerres entre États et nations a pour cause une vieille rancune, certains de ces réprouvés, considérés comme des bras cassés ou des emmerdeurs problématiques dans leur société d'origine, ont figuré comme des savants ou des beaux parleurs dans celle d'arrivée, ou dans le cas d'exclusion de groupe, ont formé leur propre société ailleurs, en gardant un chien de sa chienne à leur société d'origine. Il est de plus en plus évident que les deux guerres dites mondiales furent des formes de guerres civiles (dès l'entre-deux-guerres des auteurs parlèrent de « guerre civile européenne ») qui ont leurs racines dans un passé lointain, au moins la fin de la période impériale de l'Empire romain, où on vit successivement la domination des Bleus sur les Verts et les Rouges, des Rouges sur les Bleus et les Verts, des Verts et des Rouges sur les Bleus, des Bleus et des Verts sur les Rouges, et autres combinaisons — pour des termes plus usités, les "Germaines", les "Latins" et les "Slaves", notamment. Bref, exclure des trublions est une bonne solution à court terme mais peut se révéler moins bonne à plus long terme.

Au début de cette phase dans l'évolution des sociétés ont est à l'optimum de la phase antérieure d'invention de la forme État-nation, les empires fonctionnent comme une extension de cette forme sur des territoires bien plus vastes (l'Europe, un des foyers de cette évolution, représente bien la forme initiale des États-nations d'extension plus restreinte, les colonies n'étant que tardivement consolidées en tant que parties intégrées à l'État-nation colonisateur). Pendant un siècle environ eut lieu une intégration de plus en plus poussée pour arriver, alentour de 1980, à une situation où ne persistent que trois empires, l'un "à droite", l'un "à gauche", l'un "au centre", USA, URSS et CEE (et future UE), sinon que, formellement celui central ne figure plus comme un empire, parce que sa métropole n'est pas réellement intégrée et qu'il a perdu nominalement presque toutes ses extensions lointaines, pour l'essentiel entre 1940 et 1965, massivement entre 1947 et 1962.

La société universelle se matérialise donc en 1944, quand est fondée l'ONU, mais comme souvent en ces cas ça se fit en trois étapes, la première est un essai, la seconde une correction, la troisième la finalisation. La première a lieu en 1885, les nations impériales se réunissent à Berlin pour "diviser le monde" entre elles. C'est censé régler les querelles entre empires pour des territoires disputés mais ça ne marche pas si bien, moins de dix ans après les querelles remontent, d'abord dans ces territoires disputés puis dans les métropoles même de 1912-1914 à 1919-1923 – sauf les États-Unis, qui pendant longtemps ne virent pas les troubles remonter jusqu'à leur métropole, trop distante du cœur de la querelle. La correction est le projet de la SDN, la Société des nations, qui aurait pu être la réalisation, n'était sa structure, la SDN que certains auraient voulu former comme instance politique, fut plutôt une sorte de club où les voix des nations n'étaient pas égales. Je suppose que les deux principaux acteurs de l'époque, États-Unis et Union soviétique, avaient idée qu'ils pourraient plus aisément se constituer des empires plus vastes et plus stables en restant en-dehors de la SDN, ce qui fut à la fois vrai et faux : entre la fin de la première guerre mondiale et la fin de la seconde, ces deux métropoles ont de fait étendu leurs empires, mais dès 1941 et plus encore après 1947 ces deux empires se révélèrent fragiles et instables. Au départ, l'ONU apparaît plus comme un moyen de temporiser pour les trois principaux empires, cette fois les deux plus puissants du moment, USA et URSS, l'intègrent, à la seule condition d'y avoir une voix prépondérante (les membres permanents du Conseil de sécurité) mais pour ce faire ils doivent faire des compromis avec les deux empires européens les plus importants, Grande-Bretagne et France, et l'empire en cours de reconstitution, la Chine. Ce n'est que par la circonstance de la fin des empires européens que l'ONU a changé de nature, par l'intégration progressive des anciennes colonies en tant qu'États-membres : de 1945 à 1975, les nations passent de cinquante-et-une dont cinq ne sont pas des États indépendants et une dizaine ont une indépendance très relative, à cent quarante, désormais toutes des États-nations ou des fédérations à structure formelle de type État-nation.

XV.3 – Les chats, les souris, les chiens, les rats, les arbitres et les autres.

Une de mes modélisations de la société préférées. Son nom court est « le jeu de la vie ». Une société humaine est un écosystème, mais un écosystème curieux où les humains assument toutes les fonctions. Non qu'ils soient plantes, animaux et autres entités, mais ils fournissent plantes, animaux et autres entités, on dira que par leurs fonctions ils les représentent. À cela s'ajoute que certains groupes et individus s'identifient ou sont identifiés à des règnes ou des espèces, quand Doña Sol dit à Hernani « *Vous êtes mon lion, superbe et généreux !* », c'est une métaphore mais ça peut devenir une identification, pour cette raison que certaines personnes ont quelques difficultés avec les métaphores, vous savez, la vieille querelle entre les “nominalistes” et les “réalistes”, les premiers tenant que le mot n'est pas la chose, les seconds, que le mot est la chose. Un réaliste strict considérera que si on nomme un objet “lion”, c'est un lion. Pour exemples, les “schizophrènes” et les “autistes”, spécialement les “Asperger” (prononcer « asperguère », il ne s'agit pas ici d'aspersion...), entre guillemets rapport au fait que j'ai quelques réticences avec les classifications “psy”, intéressantes pour décrire des comportements atypiques mais peu efficaces pour déterminer des pathologies. “Schizos” et “autistes” ont en commun un rapport compliqué avec les figures de style, les premiers tendent à les interpréter littéralement et non au sens figuré, les seconds ne les comprennent pas parce qu'ils perçoivent qu'il y a un sens figuré mais qu'ils n'y accèdent pas.

Ces deux typologies, pour douteuses qu'elles soient, mettent en évidence un fait que les sociétés et leurs membres tendent à sous-évaluer : les humains n'ont pas un égal accès au sens des mots, expressions, phrases, discours, certains en saisissent pleinement la polysémie, la diversité des sens et des acceptions, certains non. Pour exemple, le mot “liberté” : il a au moins deux sens, deux directions, que le syntagme “liberté d'entreprendre” et la sentence “la liberté des uns finit où commence celle des autres” mettent en évidence : la liberté individuelle contre la liberté collective. Pour une personne “au centre” les deux sens se complètent, sans liberté collective il n'y a pas de liberté individuelle et réciproquement ; pour une personne “à droite” seule vaut celle individuelle, pour une personne “à gauche” seule vaut celle collective. Tout ça à gros traits, mais c'est à-peu-près ainsi. En son temps j'avais inventé une petite blague là-dessus, où l'on parle d'une personne qui dans le même discours peut dire “blanc” et “noir” en donnant l'impression que pour elle “blanc” et “noir” sont “la même couleur”. Bien sûr, les personnes que je visais dans cette blague ne parlent pas de “blanc” et de “noir” mais plutôt de liberté, d'égalité, de fraternité⁸ (je compte incessamment militer pour qu'en utilise adelphie au lieu de fraternité mais bon, j'ai peu d'espoir...) et autres termes du

8 Enfin, c'était vrai avant l'apparition, ou plutôt la réapparition de personnages comme Viktor Orbán ou Donald Trump, qui sont en effet capable de dire dans la même phrase que le blanc est blanc, puis que le blanc est noir, puis qu'il est transparent ou de couleur indéfinie...

genre, de ces mots qui n'ont pas le même sens quand on pense "à gauche" ou "à droite". C'est ce qu'on nomme proprement la rhétorique, l'utilisation du langage de manière qu'on puisse dans un même discours faire apparaître sa polysémie.

La rhétorique est comme la langue, la meilleure et la pire des choses : quelle que soit l'honnêteté d'un rhéteur, il ne peut rien contre le fait que certains de ses auditeurs n'ont pas la capacité ou le désir de saisir cette polysémie ; quelle que soit la bonne volonté des auditeurs, ils ne peuvent rien contre le fait que certains rhéteurs ont une grande habileté pour mobiliser cette polysémie de manière que tant les personnes "de gauche" que "de droite" se disent, "il pense comme moi". Pour éviter cela il faut pratiquer non pas la rhétorique mais la dialectique, dans le premier cas un s'adresse à tous et énonce son propre discours, dans le second chacun parle à chacun et tous élaborent un discours commun.



XVI – GILET JAUNE ? MOI, JAMAIS !

C'est simple : je hais les uniformes et n'aime que la diversité. En plus, le jaune est la couleur des syndicats patronaux et des casseurs de grèves, des proscrits et des esclaves, bref, des personnes et groupes déshonorants ou déshonorés...



Tentative de mise en ordre de propos sur le monde et les êtres, et sur les révélations et conversions.

*Le seul et réel ennemi intérieur qui puisse être on le porte en soi.
Le seul et vrai ennemi extérieur qui puisse exister, il vient de soi.*



Les éditions de Ma Pomme